

Entretien avec le directeur du Centre d'études africaines à l'Université Mohammed VI Polytechnique de Benguérir

Ali Benmakhlouf : «L'enseignement de masse et la recherche spécialisée, leviers pour développer les "technologies de l'intellect"»



Le Matin : Quels sont les principaux axes de recherche et d'enseignement du Centre pour répondre aux défis futurs du continent africain ?

Ali Benmakhlouf : Cinq domaines sont développés dans le centre. L'histoire, l'anthropologie, la philosophie, la santé et l'environnement.

Un séminaire a lieu toute l'année où interviennent des chercheurs sur l'Afrique à travers le monde : du Mali, du Cameroun, du Sénégal, du Zimbabwe, etc., de la diaspora africaine (Royaume-Uni, États-Unis d'Amérique et de la France, notamment).

Ce séminaire est l'occasion pour les chercheurs de décrire la société civile, la révision des curricula d'enseignement, les formes de souveraineté que donnent la culture et les technologies de l'intellect...

Le Centre met particulièrement l'accent sur des domaines comme l'environnement et la santé. En quoi ces disciplines sont-elles cruciales pour aborder les enjeux actuels de l'Afrique ?

L'Afrique fait face à de grands défis dans ces deux domaines. Les maladies chroniques comme le diabète explosent, les maladies infectieuses comme le paludisme continuent à tuer des centaines de milliers chaque année. Que faire ? Le Centre d'études africaines, par les études menées, archive les recherches menées dans ce domaine et permet aux décideurs politiques de prendre appui sur ces études pour agir. Dans le domaine de l'environnement, les problèmes d'érosion de la biodiversité sont souvent transfrontaliers. Il faut sortir des logiques nationales pour affronter ces problèmes à l'échelle continentale.

Pourriez-vous nous donner des exemples concrets de recherches menées par le Centre ayant eu un impact tangible sur les politiques publiques ou le développement socio-économique en Afrique ?

Oui, dans le domaine de l'environnement, une post-doctorante, Mme Sabrina S. Hakam, travaille sur le développement problématique des villes africaines. Son travail aux frontières de la géographie, de l'environnement et de l'urbanisme dessine les nouvelles manières de travailler : nous avons besoin de transdisciplinarité qui puisse reconfigurer les

manières mêmes que nous avons d'enseigner ces disciplines.

Je citerai aussi la convention que le centre d'études africaines a avec l'université de Columbia et celle de la Sorbonne pour préparer un livre sur les «Humanités africaines» qui sera diffusé dans les trois langues : anglais, français, arabe.

Quelle est votre vision pour l'avenir des études africaines, en particulier au Maroc, et quel rôle ces études pourraient-elles jouer dans le développement du continent ?

J'espère que le ministère de la Recherche donnera plus de moyens aux instituts déjà existants comme l'Institut d'études africaines liés à l'Université Mohammed V de Rabat. Cet institut fut prestigieux par le passé et doit avoir maintenant plus de visibilité. Celui que je dirige à l'Université Mohammed VI Polytechnique a besoin de tels partenaires, car, comme le dit le proverbe marocain «une main seule n'applaudit pas». Je voudrais aussi souligner les efforts menés par l'Académie du Royaume du Maroc dont je suis membre et qui est totalement engagée pour archiver la recherche qui se fait sur l'Afrique. Le développement par la culture est, aujourd'hui, bien documenté par les économistes. Nous vivons dans un monde où les valeurs sont présentes et partagées. Encore faut-il en avoir conscience : l'enseignement de masse et les recherches spécialisées sont le moyen de développer ce que l'historien britannique Jack Goody appelait les «technologies de l'intellect». ■